

Une opinion de Jacques Ferron

Robert Melançon

Volume 31, Number 1 (181), February 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31702ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Melançon, R. (1989). Review of [Une opinion de Jacques Ferron]. *Liberté*, 31(1), 75–84.

REVUE DES REVUES

ROBERT MELANÇON

UNE OPINION DE JACQUES FERRON

*Le Québec littéraire*¹, la revue que vient de lancer l'éditeur Guérin, se place sous le patronage de Jacques Ferron, dont on nous promet, à chaque livraison, «un mot, une lettre, un extrait ou un inédit». En première couverture intérieure, une photo pleine page — violemment colorée, on se demande pourquoi — et, à la fin, une lettre à Julien Bigras: ainsi, le docteur Ferron ouvre et ferme ce numéro. Au cas où on n'aurait pas compris, Jean-Claude Germain écrit:

On nous reprochera d'avoir une idée fixe, d'être obsédé, de manquer de rigueur dans le jugement critique. Et on aura absolument raison (sic). Nous n'aurons de cesse dans l'insistance et de retenue dans la sollicitation que le jour où l'œuvre de Jacques Ferron sera publiée dans La Pléiade, aux côtés de celle de ses pairs, Miguel Cervantès (sic), Franz Kafka et Jorge Luis Borges. Sans oublier, bien sûr, celle de Voltaire.

Peut-être faudrait-il protéger Ferron d'admirateurs intempestifs qui n'ont ni sa finesse, ni son ironie. Il reste le prosateur le plus complexe de la littérature québécoise. Faut-il pour autant jouer l'air: «Sonnez, trompettes de la renommée» et réclamer (comment? par une pétition des membres de

1. 4572, rue Saint-Denis, 2^e étage, Montréal, Québec, H2J 2L3.

l'UNEQ aux éditions Gallimard?) la publication de son œuvre «dans *La Pléiade*»? Sa place au panthéon de la littérature universelle, des lecteurs qui ne sont pas nés la lui assigneront. Il faut seulement que nous leur transmettions cette œuvre; autrement dit, il conviendrait de la publier, ici même, dans une collection de classiques qui reste à créer.

Qu'on me passe une digression à ce propos. Cette collection n'existe pas: ne peuvent en tenir lieu ni le «Nénuphar» des Éditions Fides — qui s'en rapproche le plus et dont Ferron rapportait que «le ciel de l'écrivain canadien» s'y trouve² —, ni la «Bibliothèque du Nouveau Monde» des Presses de l'Université de Montréal — qui s'encombre d'un appareil critique intempestif et qui fait preuve de bien peu de discernement dans ses choix: Claude-Henri Grignon et Albert Laberge, grands dieux! En ce genre, la plus belle réussite depuis longtemps, jusque dans sa fabrication matérielle³, c'est «The Library of America» dans laquelle les Américains ont entrepris de rassembler leurs classiques, dans des textes sûrs que n'envahissent pas des métastases de notes et de variantes. Où sont les classiques québécois? Il n'y en a pourtant pas beaucoup. Cherchez *l'Histoire du Canada depuis sa découverte* de François-Xavier Garneau dans une librairie, vous ne la trouverez nulle part. C'est pourtant l'œuvre fondatrice que chacun, ici, devrait avoir lue.

Revenons au *Québec littéraire*. On y dispose de gros moyens: grand format, papier glacé, couleur, photos, illustrations, typographie bigarrée. Manifestement, on n'entend pas passer inaperçu. Fallait-il pour autant jouer de la grosse caisse et du tuba? Jean-Claude Germain, le rédacteur en chef, donne le ton dans un *Journal de l'Isle Lettrée*, qui tient à la fois du

2. «Cher Nénuphar», *Escarmouches*, Montréal, Leméac, 1975, tome 2, p. 104.

3. Il y aurait à redire à la présentation matérielle de la «Bibliothèque du Nouveau Monde», qui dissimule sous reliure et boîtier des pages banalement collées comme dans les livres de poche. Mon tome des *Écrits* de Borduas commence déjà à se désassembler.

boniment de commis voyageur, du discours de campagne électorale et de la blague de collégien. La suite du numéro se compose d'articles et de chroniques dans le ton racoleur-agité qui y est donné ainsi que, pour une bonne moitié, d'extraits de livres publiés l'an dernier. Le tout est agrémenté de photos des collaborateurs, de lettrines, de sous-titres, de collages, d'encarts, de flèches, de pointillés, de soulignés, d'italiques et d'illustrations en tous genres. On devine que *Le Québec littéraire* a voulu échapper au genre compassé, qu'on cherche à y rejoindre un large public. C'était, cela reste un projet honorable. Mais qu'on est loin, dans ce premier numéro, des déclarations d'intentions assonancées du texte de présentation: «la tolérance pour la différence, la divergence et la dissidence, doublée d'une indulgence particulière pour l'intelligence, la pertinence et l'impertinence». Loin surtout de la subtilité rusée du docteur Ferron.

*Stop*⁴ publie des nouvelles, des récits et des contes. On peut y lire des textes de jeunes inconnus et cela seul serait un motif suffisant pour qu'on s'y arrête comme on nous y invite: on a des chances d'y découvrir à quoi ressembleront les livres dans quelques années. Les couvertures des numéros 7 (juillet-septembre) et 8-9 (octobre-décembre 1988) bravent l'honnêteté; les nouvelles, récits et contes y bravent la grammaire et les conventions narratives. Il s'y produit des choses bien déconcertantes. Dans le numéro 7, au début de *Poudre d'étoiles écarlates* de Marie-Francine Téolis, une bougie effleurée du bout des doigts devient une chandelle et s'éteint; quant à la fin, je ne me sens pas de taille à la résumer:

Des hallucinations glissèrent sournoisement dans sa tête et de délicates, mais monstrueuses fabulations se faufilaient dans son esprit. Un désordre mental, profond et émotionnel troublait l'atmosphère. Au creux de la nuit, on entendit une plainte, un effroyable cri de douleur. Un

4. C.P. 983, Succ. C, Montréal, H2L 4V2.

bruit sourd retentit. Un nuage de poudre blanche éclata dans la lumière tamisée. Elisabeth s'écroula dans un dernier soupir intérieur de souffrance. Une marée d'étoiles ondoyait, les vagues de la mer sanglante entourant la fin d'une vie frêle et éphémère.

Cette prose s'explique vraisemblablement par le remplacement des cours de grammaire par des ateliers d'écriture et de création depuis une quinzaine d'années dans la plupart des collèges. Elle tient du vidéo-clip et du spot publicitaire. Dans le numéro 8-9, Christian Mistral réussit l'exploit de tenir ce ton durant près de 65 pages, en juxtaposant des scènes qu'on dirait toutes sorties de films publicitaires de trente secondes:

L'air très vif me prit à la gorge. Je restai là un moment à cligner des yeux, puis je m'avançai dans la nuit pâle, fixant le trottoir, les poings au fond de mes poches. Un vent léger glissait en souffles incisifs entre ma peau et ma chemise. Je relevai mon col sans pourtant presser le pas. Les buildings obliquaient vers la lune qu'estompait à demi un nuage de brume bleue, semblaient former une arche de verre et d'acier sur le boulevard. J'aime ces longues marches depuis nulle part vers nulle part, doucement ivre quand la ligne d'horizon se teinte d'alizarine et que les arbres municipaux dégarnis, givrés jusqu'à l'aube, embaument l'automne mouillé. Je m'arrêtai au coin d'une étroite avenue, allumai une cigarette et m'y engageai en donnant de paresseux coups de pieds aux tas de feuilles mortes qui jonchaient la chaussée. Éclairée de lueurs fades, une fenêtre de sous-sol étouffait de lancinants accords de saxophone. Je me sentais très triste et très paisible.

Un nouveau naturalisme se cherche peut-être ici, dans l'hypertrophie du détail faux.

Le numéro 50 d'*Estuaire*⁵ (automne 1988) entend rassembler, sous le titre «Poésie 88», une anthologie de la poésie québécoise actuelle. Quarante-neuf auteurs, de Geneviève

Amyot à Robert Yergeau, s'y suivent démocratiquement par ordre alphabétique. Pour la modique somme de 6\$ on peut s'offrir un répertoire de poètes, se faire une idée de ce qu'ils écrivent, rayer de ses achats le nom de certains dont on en a assez ou trop d'une page ou deux, en retenir quelques autres dont on suivra les prochaines publications. Ce numéro d'*Estuaire* ne fera vraisemblablement courir personne chez son libraire. Si vraiment c'était cela, la poésie québécoise actuelle, il faudrait peut-être songer à fermer boutique. La présentation de Gérald Gaudet laisse songeur:

Comme soulevée par la pression du temps, la poésie, aujourd'hui, semble courir vers plus de précision. Elle se cherche «à l'horizon des images» à ouvrir ou dans les longueurs d'onde à épeler. (...) Bref, la vitesse comme espoir ou tissu. Un goût de bonheur. Et les astres avec des manières d'aller en soi, d'insister. Avant tout, le désir de poésie.

J'aimerais pouvoir dire que je n'ai pas lu depuis longtemps un texte qui méconnaît à ce point la langue; je mentirais. N'empêche qu'il n'est pas gai de penser que la seule revue québécoise de poésie est dirigée par quelqu'un qui a si peu d'égards pour les mots. Dans le lot, faudrait-il dire dans le tas?, dans ce numéro, on trouve à lire quelques textes qui semblent égarés: une chanson toute simple et gracieuse de Carole David, des poèmes en prose de Michel Lemaire et Pierre Morency, des vers bien rythmés de Michel Savard.

«Nous songions depuis longtemps à publier un numéro sur la poésie des années 80», lit-on dans l'*Avant-propos* du numéro 39 d'*Ellipse*, «La nouvelle poésie amoureuse/New Love Poetry»⁶. Depuis combien «longtemps»? Nous sommes

5. C.P. 337, Succ. Outremont, Montréal, H2V 4N1.

6. Faculté des lettres et sciences humaines, Université de Sherbrooke, Sherbrooke, Québec, J1K 2R1.

en 1988. Cela n'empêche pas Richard Giguère de «caractériser cette poésie par quelques traits spécifiques» et Louise Dupré, qui a choisi onze poètes de langue française, de considérer en bloc «the works of the 1980's». Il n'est pas donné à tous de douter. Sharon Thesen, qui a choisi quatorze auteurs de langue anglaise, écrit:

Dernièrement, je discutais avec quelqu'un qui, au lieu de parler de «poèmes d'amour», les appelait plutôt des «explorations des sensations de l'amour». J'ai trouvé cela superbe, car, fondamentalement, l'amour ne s'exprime pas en paroles.

Faisons la part d'une traduction laborieuse; nous sommes quand même honnêtement prévenus. Un détail m'a particulièrement intrigué dans un poème de David Donnell, un mystère entomologique: «*le chant/de grillons obscur et lancinant dehors dans la neige blanche*». Non, il n'y a pas d'erreur de traduction; dans l'original, on lit bien: «*the sound/of crickets dark and manic in the white snow outside*». Cela se passe en Saskatchewan, où l'amour fait mouvoir les trains et chanter les grillons.

Il se pourrait que *Le Courrier du Centre international d'études poétiques*⁷ éprouve des difficultés financières qu'on souhaite, si c'est bien le cas, de courte durée; la présentation matérielle du numéro 179 (septembre-octobre 1988), d'un format légèrement réduit, est plus modeste que d'habitude. Cela ne porte pas à conséquence. On peut y lire notamment des notes d'Alain Suied sur «la parole poétique», peut-être un rien trop pathétiques, et un texte de jeunesse de Dylan Thomas dont la traduction, par Alain Suied toujours, néglige de rendre la forme; elle fait d'une superbe ébauche un poème achevé assez quelconque.

7. Boulevard de l'Empereur 4, 1000 Bruxelles, Belgique.

Dans la *Nouvelle Revue Française*⁸ de juin (numéro 425), Henri Thomas suggère une bien intéressante étude des «enfants du Grand-Miroir», l'hôtel de Bruxelles où Baudelaire a séjourné à la fin de sa vie. Il s'agit de jeunes Français, étudiants et réfugiés politiques; Baudelaire découpe dans un journal de Liège intitulé *Rive Gauche* les propos qu'ils tiennent lors de meetings oppositionnels, qui le mettent en fureur. Au même moment, Rimbaud «lit ces journaux séditieux qu'il va chercher outre-Quévrain avec son tabac, et *Les Châtiments*. Il est très loin de Baudelaire malade et furieusement hostile au désordre, et proche extraordinairement, dans la splendeur rêvée. 1865-1871: nos chercheurs sauraient retrouver peut-être, dans les journaux et les archives de la Commune, quelques uns des noms de ces *étudiants français* dont les déclarations ont dû frapper à divers titres le vieux poète (quarante-cinq ans!) et le brillant collégien plein de vadrouilles». Il y aurait là matière à une vraie, à une utile thèse. Dans ce même numéro, les *Pages d'un évangile* de Noël Devaulx trouvent le ton de ce qui pourrait être aujourd'hui un Nouveau Testament; les *Plis et pneus* de Jean Clair regrettent d'autres plaisirs de la vie civilisée disparus au nom, sans doute, du progrès; des *Rêves* de Marcel Jouhandeau donnent à lire une langue parfaitement limpide, aux antipodes de celle des psychanalystes qui se recyclent dans l'écriture; une brève étude de Serge Filippini signale quelques traductions récentes de Giordano Bruno, ce plus méconnu des grands philosophes; Jacques Réda rend compte d'une anthologie de poèmes chinois d'une manière bien engageante:

M. Stoces se défend d'avoir voulu faire une anthologie, mais, dit-il, «un simple choix de mes poèmes préférés». C'est ce que l'on devrait toujours faire. Chaque poème peut nous enchanter, pas seulement ceux des maîtres

incomparables, ce qui définit le goût et la réussite du traducteur. Ainsi Quiétude, qui ne passe que pour la seconde fois en français. Son auteur, Lu Yeou (1125-1210), y déclare:

Si j'avais un petit verger,
Je planterais côte à côte
des prunes bleues et des prunes vertes.

Et moi aussi c'est ce que je ferais.

Après cela, on ne me pardonnerait sans doute pas de ne pas donner le titre de l'ouvrage: Ferdinand Stoces, *Signes immortels, recueil de poèmes lyriques de la Chine ancienne*, Nîmes, Sanshan, 1987. Le numéro de septembre (428) s'ouvre sur un poème d'Octavio Paz, *Lettre de créance*, que je m'étonne de trouver si plat; est-ce la traduction de Jean-Claude Masson? Assez curieusement, les autres poèmes publiés dans ce numéro — *Chutes* de Jean-Louis Maunoury, *Enigma* d'André Pieyre de Mandiargues — ne paraissent guère plus convaincants. On se rattrape en lisant de la prose: un conte de Karen Blixen, *Le laboureur*, traduit du danois par Philippe Bouquet; le *Dialogue de la Mode et de la Mort* de Leopardi dans une traduction de Sophie Basch; de très belles notes de Robert Marteau:

Il est remarquable que les hommes pour la plupart n'aspirent pas à la pensée. Ils vivent en général du menu bois quotidien dont ils font leur calcul un peu comme les enfants comptent avec des buchettes. Il en est quelques-uns qui parmi dérogent et par jeu composent des figures.

Nous nommons en Poitou, bien plus proprement que l'Académie, les pissenlits: cochets, pour la simple raison que le pourtour de la feuille se présente en une succession de cochés.

Je les citerais presque toutes, comme je reproduirais intégralement *Un souvenir déterminant*, un récit que Marteau a donné au *Beffroi*⁹. Récemment, on avait pu lire de lui six sonnets blancs dans le numéro 25 d'*Osiris*¹⁰. C'est un des bonheurs du lecteur de revues de retrouver ici et là un écrivain qu'il aime.

Sous le titre «Artistes ou managers», *Possibles*¹¹ (volume 12, numéro 4, automne 1988) propose un dossier dans lequel on s'interroge sur les conséquences d'efforts bien intentionnés pour promouvoir les arts. Lise Gauvin a rassemblé les textes:

(...) *Possibles* (...) donne la parole aux artistes dans un monde que l'on voudrait plus proche de «l'efficacité méthodique» que des «nécessités» et de la «magie» (...). On, c'est-à-dire ceux-là même à qui appartient le discours sur l'art. Ceux qui gèrent, organisent, subventionnent, codifient et récompensent les affaires ou industries culturelles. (...) Ce nouveau pacte qui lie la société et les créateurs signifie-t-il que celle-ci serait enfin prête à accepter ceux-là? Et à quel prix? La nécessité de s'insérer dans un système de production va-t-elle à l'encontre de la liberté créatrice?

À parcourir les témoignages réunis dans ce numéro, on se dit que ces questions ne tourmentent pas particulièrement les «créateurs». On lit surtout des jérémiades sur les misères de la vie d'artiste. Cela paraît excessif dans un pays où reçoivent subventions et bourses presque tous «ceux qui sont les premiers artisans de son expression culturelle», comme le dit joliment Madame Lise Bacon, ministre des Affaires culturelles.

9. 3350, rue du Long-Sault, Beauport, Québec, G1E 1H6.

10. Box 297, Deerfield, Massachusetts, 01342, USA.

11. B.P. 114, Succursale Côte-des-Neiges, Montréal, H3S 2S4.

Une loi dont le projet a été déposé à l'automne reconnaîtra bientôt aux «artistes des arts visuels, des métiers d'art et de la littérature (...) un statut professionnel» et dotera «les associations et regroupements d'artistes en cause des pouvoirs et fonctions reliés aux exigences professionnelles»¹². Voilà, tout ira bientôt pour le mieux dans le meilleur des mondes. Jacques Ferron a écrit ce qu'il fallait à ce propos:

*Je veux en venir au dernier congrès des écrivains où ces Messieurs auraient voulu qu'on les payât à écrire, comme s'ils étaient tous des Alain Grandbois; qu'on les considérât comme des professionnels dans une carrière dont la force est d'être ouverte à tous et de n'exiger aucun diplôme. On écrit comme on parle. Ce n'est pas une profession, c'est une liberté. Quand on emploie pour matériau les mots de tout le monde et la sagesse des nations, le moins que je puisse dire, c'est qu'on doit le faire à ses risques et à ses dépens.*¹³

12. *Le Devoir*, 11 novembre 1988, p. 11.

13. «Alain Grandbois, les écrivains crétiens et le Zigoteau», *Escarmouches*, tome 2, p. 143.